

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 30 (1885)
Heft: 12

Nachruf: Le général Mac Clellan [suite]
Autor: F.L.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXX^e Année.N^o 12.

15 Décembre 1885

Le général Mac Clellan.

(Suite.)

Dans sa retraite de Trenton, point trop désagréable d'ailleurs, Mac Clellan ne tarda pas à être suivi de graves nouvelles.

Des échecs répétés et trop prévus, hélas ! frappaient les troupes fédérales. Ils eussent procuré de hautes satisfactions personnelles au général révoqué, si son patriotisme n'en eût bien plus souffert que son amour-propre militaire n'en pouvait être flatté.

A la tête de l'armée du Potomac, le général Burnside, obligé de suivre, avant l'hiver, à l'offensive ordonnée par le gouvernement, dut en outre subir une nouvelle répartition de son armée en quatre « grandes divisions », de 2 à 3 corps d'armée chacune, lesquelles recevaient des ordres directs de Washington. Après cela revenant à un des plans antérieurement proposés par Mac Clellan, c'est-à-dire à un mouvement général par la gauche, il alla chercher la base d'Aquia-Creek sur le Potomac avec nouvelle ligne d'opérations par la voie ferrée de Fredericksburg sur le Rappahannock. Sur cette zone, coupée de nombreux et larges cours d'eau, beaucoup de pontons et de bateaux étaient nécessaires et devaient être fournis par les soins du quartier-général de Washington. Tout cela manqua au rendez-vous ; le mouvement à gauche fut éventé ; le général Burnside y perdit la grande bataille de Fredericksburg le 13 décembre 1862. Naturellement ce revers lui coula son commandement, qui passa à l'un de ses « grands divisionnaires » le général Hooker, le vaillant « Figh-ton Joe » comme l'appelaient ses soldats.

Celui-ci ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs. Après tout un hiver de préparatifs sur le Rappahannock et nouvelle répartition de l'armée en corps d'armée, soit 7 corps et une réserve, il ouvrit la campagne à la fin d'avril 1863 par un bon mouvement à droite, qui le ramenait à peu près à la dernière ligne d'opérations de Mac Clellan. Puis il réussit, non moins bien, à franchir le Rappahannock et à atteindre Chancellorsville ; mais là, par le fait du morcellement de son offensive sur trois champs de bataille trop distants les uns des autres, avec trop longue inac-

tion du gros, joint aux habiles dispositions de ses adversaires Lee et Stonwall Jackson, il perdit la grande bataille de Chancellorsville le 2-3 mai 1863, qui fut très meurtrière de part et d'autre.

Repliés sur la gauche du Rappahannock, les fédéraux se virent bientôt débordés par leur droite, puis refoulés, enfin tournés par Harpers-Ferry. Le Maryland et la Pensylvanie furent de nouveau envahis, la capitale fédérale menacée, et, naturellement, Hooker révoqué.

Il fut remplacé par le commandant du 6^e corps d'armée, le général Meade, et celui-ci eut le bonheur de gagner l'importante bataille de Gettysburg, le 4 juillet 1863, dont nous avons naguère donné un récit détaillé d'après l'ouvrage du comte de Paris.¹

Il avait été un moment question, avant cette terrible bataille, de rappeler le général Mac Clellan au commandement en chef. Mais la vivacité des passions politiques aux prises dans tous les Etats du Nord ne le permit pas. Le parti républicain, dont l'énergie redoublait avec ses désastres, était résolu à suivre son programme jusqu'au bout, à avoir raison à tout prix de ses adversaires esclavagistes, à pousser la lutte à outrance, à proclamer la guerre insurrectionnelle, l'émancipation immédiate des noirs par mesure militaire. Le général Mac Clellan n'aurait pu, on le comprend, admettre ce nouveau mode de guerre; son temps de commandement en chef se trouvait virtuellement passé.

Il ne sortit de sa retraite du New-Jersey que pour visiter ses amis de Boston, qui lui firent de belles ovations et lui offrirent une épée d'honneur avec cette inscription « pro rege sæpe, pro patria semper. » L'été suivant, en juin 1864, il accepta de présider à l'inauguration du monument funéraire élevé, à West-Point, à la mémoire des officiers fédéraux de l'armée régulière tombés pendant la guerre. Là, devant une imposante assemblée d'élite, le jeune major-général prononça un remarquable discours, qui retentit dans tout le pays et dont nous traduirons quelques passages, essentiellement militaires, se rapportant aux événements mêmes qui font partie intégrante de cette biographie :

... Mais il est temps, dit l'orateur après une saisissante introduction, de nous rapprocher du présent. Pendant la guerre qui ébranle aujourd'hui la patrie jusque dans ses fondements, l'armée régulière a eu un rôle des plus honorables. Trop peu nombreuse

¹ Voir *Revue militaire suisse* des mois d'octobre, novembre et décembre 1884, avec plan.

pour agir seule, elle a participé à toutes les grandes batailles à l'est des Alleghanies et à bon nombre de celles de l'ouest. Ses immenses pertes prouvent qu'elle a toujours été au fort du combat, et les rapports de ses chefs montrent qu'elle a maintenu haut le bon renom de ses devanciers. Ses vigoureuses charges gagnèrent plus d'une journée, et dans la défaite, plus d'une fois aussi elle sauva l'armée de destruction ou de terribles épreuves. Elle peut être fière de la part qu'elle a prise aux batailles du Mexique, comme aussi à celles de Manassas, de Gaines-Mill, Malver-Hill, Antietam, Shiloh, Stone-River, Gettysburg, et aux grandes batailles qui viennent d'être livrées du Rapidan au Chickahominy. Elle peut être aussi fière des officiers sortis de ses rangs et qui sont noblement morts pour le pays, que de ceux qui vivent encore et dont les noms sont dans toutes les bouches. Ceux-ci sont trop nombreux pour que je les mentionne ici, car je ne voudrais pas m'exposer à en oublier un seul. Mais le plus bel épisode de l'histoire de l'armée régulière est le touchant exemple de fidélité que fournirent les sous-officiers et soldats traitreusement faits prisonniers au Texas, au début de cette guerre, et qui résistèrent à toutes les séductions exercées contre eux pour les engager à violer leur serment et à abandonner leur drapeau. De l'argent, des terres, des grades leur furent offerts par les rebelles ; ils dédaignèrent tout ; ils se résignèrent à leur triste sort, et quand enfin ils furent échangés, ils vinrent aussitôt se ranger sur nos champs de bataille pour venger l'insulte faite à leur intégrité. L'histoire n'offre pas de plus brillant exemple d'honneur et de fidélité que celui de ces braves, tentés en vain, je regrette de devoir le dire, par leurs anciens officiers, par des chefs qu'ils avaient souvent suivis au combat, qu'ils étaient habitués à aimer et à respecter, mais qu'ils ne connaissaient plus depuis que ces officiers avaient trahi leur drapeau.

Telle est l'armée régulière, telle est son histoire, tels sont ses officiers et soldats ! Nous n'avons pas besoin d'emboucher la trompette pour faire son éloge. Nous n'avons qu'à en appeler aux nombreux champs de bataille arrosés de son sang, des tropiques aux rives glacées du Saint-Laurent, de l'Atlantique au Pacifique. Laissons ses ossements parler pour elle ; ils sont plus éloquents que mes lèvres.

Pourquoi sommes-nous réunis ici en ce jour ? Ce n'est pas pour les funérailles d'un de ces braves ; ce n'est pas pour gémir sur les pertes d'une de nos batailles. Non, c'est pour les obsèques des meilleurs et des plus courageux des enfants du pays, tombés dans des combats presque innombrables, dont plusieurs furent des plus sanglants qu'ait enregistrés l'histoire. Ces hommes, dont nous voulons garder les noms et perpétuer la mémoire en leur rendant aujourd'hui les plus grands honneurs faits aux guerriers, sont tombés

partout où la rebellion armée a montré la tête, au fond du Nouveau-Mexique, dans la grande vallée du Mississipi, dans les plaines du Kentucky, dans les montagnes du Tennessee, au milieu des marais de la Caroline, dans les champs fertiles du Maryland et dans les épaisses forêts de la Virginie. Ils étaient de tous âges, de tous grades et de toutes conditions. Il n'est pas nécessaire, il ne serait pas possible de donner ici cette longue liste funèbre. Je ne puis essayer de nommer tous ceux qui le méritent. Je mentionnerai seulement quelques-uns d'entre eux, bien dignes de représenter tous les autres.

Parmi les premiers en honneur et en renommée, je vois le héros de vingt batailles, John Sedgwick, aimable et doux comme une femme, brave comme un lion, toujours honnête homme, sincère et à la hauteur de sa tâche. Il fut un modèle que tous devront s'efforcer d'imiter, que peu pourront égaler. Dans les rudes batailles qui précédèrent sa mort, il eut l'occasion de déployer les qualités les plus élevées d'un général et d'un soldat ; c'est après avoir échappé miraculeusement à la mort qui ravageait tout autour de lui, qu'il succomba dans un moment relativement calme, sous la balle d'un carabinier. Il mourut comme un soldat peut le désirer, la confiance dans le cœur et un calme sourire sur la face. Hélas ! notre grande nation ne possède que peu de fils semblables à John Sedgwick !

Comme lui aussi, à la tête de son corps, nous fut enlevé le vénérable Mansfield, après une vie illustrée entre autres par son habileté et son sang-froid à Fort-Brown, à Monterey, à Buenavista.

F. Reynolds et Reno, tous deux dans la vigueur de leurs ans ! Ils avaient montré leur capacité et leur courage au Mexique et dans cette guerre civile ; vaillants officiers de qui la patrie espérait beaucoup, mais qu'il a plu à Dieu de rappeler à lui !

Lyon tomba au printemps de son âge, conduisant sa petite armée contre un ennemi très supérieur en nombre, ayant donné dans sa trop courte vie un brillant exemple de patriotisme et d'habileté.

L'impétueux Kearney et autres généraux comme Richardson, Williams, Terril, Stevens, Weed, Saunders, Strong et Hayes terminèrent leurs jours au milieu d'une carrière déjà bien remplie. Le jeune Bayard, de même que l'ancien chevalier sans peur et sans reproche, fut moissonné trop tôt pour son pays.

Nul régiment n'eut de plus brave et de plus dévoué commandant que le furent Russel, Davis, Gorre, Simons, Bailey, Putnam et Kingsbury, tous tombés au fort de la bataille, les uns vétérans, d'autres jeunes de service, tous honnêtes gens et vivement regrettés.

Nos batteries aussi payèrent une forte dette à la destinée dans la personne des commandants Gibbs, la première victime de la guerre,

Benson, Haggard, Smead, Lee, Hart, Hazlett, et des vaillants jeunes gens qui avaient nom Kirby, Woodruffe, Dimick, Cushing ; tandis que le génie déplore la mort des braves Wagner et Cross. Sur les champs de bataille restèrent aussi les corps des héroïques Mac Rea, Reed, Bescorn, Stone, Sweet et autres officiers de compagnie.

Tout à côté viennent ces vétérans sous-officiers et soldats, anciens compagnons de Scott au Mexique et témoins de cents combats contre les Indiens de l'ouest ou de la Floride, encadrant des jeunes gens pleins de courage et faisant du tout une troupe aussi vaillante que solide, quoique sans grand espoir de gloire personnelle. Dans leur humble sphère ces hommes servirent leur pays avec autant de fidélité et d'honneur que les généraux les plus renommés. Leurs noms n'arriveront peut-être pas à la postérité ; mais leur courage et leur loyauté resteront en bon exemple. Longtemps leurs régiments en seront fiers, car plus d'un aurait mérité une distinction pareille à celle du « premier grenadier de France, » ou de ce soldat russe donnant sa vie pour ses camarades.

Il y a encore une autre catégorie de militaires sortis de ce monde depuis le commencement de la guerre, et qui, sans avoir eu la chance de mourir sur le champ de bataille, n'en sont pas moins dignes d'être mentionnés ici. Il y eut Sumner, brave, honnête et chevaleresque vétéran de plus d'un demi-siècle de service, qui avait montré maintes fois avec sérénité ses cheveux blancs au plus fort de la bataille, qui m'avait souvent dit que la mort qu'il désirait serait celle du combat ; il succomba chez lui par suite de maladie.

Smith, C.-F., cet excellent et élégant soldat, que beaucoup d'entre nous se rappellent avoir vu souvent sur cette place, échappa aux balles et aux boulets pour mourir chez lui du mal qui a tant enlevé de bons soldats à l'armée.

John Budford, calme et intrépide ; Mitchell, si éminent dans la science ; Plummer, Palmer et beaucoup d'autres moururent des maladies contractées au service.

Mais je ne pourrais clore cette longue liste de martyrs sans payer une dette sacrée de devoir officiel et d'affection personnelle. Un d'eux est mort qui avait des titres tout particuliers à mon amitié et à ma reconnaissance. C'était à la fois un ardent patriote, un caractère élevé, un vrai soldat, le beau idéal d'un officier d'état-major, mon aide-de-camp le colonel Colburn !

Il y aurait une leçon à tirer pour la nation de ces morts et de ces glorieux services ? C'est que de nos jours la guerre est une science et il peut être maintenant clair à l'esprit le plus prévenu que pour l'organisation et la conduite des armées, pour les hautes combinaisons de la stratégie et pour leur exécution, il faut posséder un certain degré de connaissances théoriques diverses qui constituent la

science ou l'art de la guerre. Compter sur le succès quand les plans ou l'exécution d'une campagne sont confiés à des hommes, quelque bien doués qu'ils soient, qui n'ont aucune connaissance de la guerre, est aussi chimérique que d'attendre d'un habile chirurgien le gain d'un difficile procès.

Ce discours avait en quelque sorte servi de programme au parti démocratique pour les élections du même automne à la présidence; Mac Clellan avait été désigné comme son candidat, ce qui est toujours un insigne honneur, un vrai titre de noblesse aux Etats-Unis, quel que puisse être le résultat du scrutin.

Ce résultat, d'ailleurs, ne pouvait guère être douteux. Beaucoup d'amis chaleureux de l'honorable général — et nous nous faisons gloire d'être du nombre — estimaient que le président Lincoln devait rester à la brèche jusqu'à ce que la situation se fût éclaircie en bien ou en mal et eût abouti à une solution, et que « ce n'est pas au milieu du fossé qu'on change les chevaux » de l'attelage. » L'avènement du parti démocratique à ce moment-là eût marqué, malgré la meilleure volonté de son chef élu, un succès inespéré pour le sud et pour sa cause, qui eût fait perdre tous les fruits des sacrifices faits jusqu'à ce jour par le nord. Aussi bon nombre de militaires fort dévoués au général Mac Clellan, comptèrent, nous le répétons, par nécessité de politique et de bons sens, sinon parmi les partisans bruyants du président Lincoln, au moins parmi ses électeurs.

On sait d'ailleurs que dans le mois de juillet 1864, grâce aux victoires de Gettysburg et de l'ouest, Wicksburg entre autres, la fortune avait notablement tourné. Les chiffres du scrutin s'en ressentirent visiblement. Ils furent de 2,220,000 en faveur de Lincoln, tandis que 1,800,000 échurent à Mac Clellan.

Dans le même automne il partit pour l'Europe, avec sa femme — car nous ne devons pas oublier de dire qu'en 1860 il avait épousé la fille distinguée de son ancien capitaine Marcy, devenu son chef d'état-major, en 1862, et général. Il voyagea ou séjourna pendant 3 à 4 ans en Europe, tant en Angleterre qu'en France, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Russie, s'intéressant partout aux choses militaires et conversant volontiers — quoique avec une parfaite et trop grande réserve — des importants événements militaires auxquels il avait participé ?

A Paris il fit une visite au général Jomini, et ce maître des maîtres en art militaire, alors fort souffrant dans sa retraite de Passy, où il mourut l'année suivante, fut très sensible à cet hom-

mage. Il parut apprécier hautement les précieuses qualités du généralissime américain et il nous en écrivait en ces termes, qui paraîtront fort élogieux à ceux qui connaissent la plume ordinairement sobre de louanges du célèbre critique nonagénaire:

« Paris-Passy, 16 mai 1868.

» Mon cher Monsieur Lecomte,

» J'ai reçu et lu avec grand plaisir votre dernier chapitre. J'en étais à la 366^e page, quand j'ai été interrompu par la visite du général Mac Clellan. Bien que j'en aie été charmé, au fond, je crois que nous emporterons tous les deux une impression singulière de cette visite. Il a dû trouver un invalide décrépît, en place d'un général vivace et remuant, et moi j'ai trouvé un homme sensé, froid (malgré les compliments très aimables qu'il m'a prodigués); mais j'ai attribué cette impression à la difficulté qu'il a de s'exprimer en français, et d'ailleurs j'ai dû faire la plus grande partie des frais de la conversation.

» En définitive je lui crois beaucoup de justesse dans le jugement; ce qui pour un homme élevé dans les excentricités yankees est une grande qualité. Nous avons causé aussi de l'avenir qui semble réservé à son pays, et nous avons été assez d'accord à ce sujet.

» Comme je ne puis parler longtemps, la visite a été un peu courte, une demi heure; il a demandé à revenir et sera le bien venu si... si... si je suis encore sur cette planète...

» Général JOMINI. »

Le général Mac Clellan tenta une autre visite à Jomini, mais l'illustre stratège était trop près de sa fin. Mac Clellan de son côté montra par une attachante biographie qu'il publia dans une revue américaine¹ qu'il avait gardé de son entrevue de Passy la plus heureuse impression, couronnant celle que tout militaire studieux ressent à la lecture des ouvrages de notre compatriote payernois et surtout de son immortel *Précis de l'art de la guerre*.

Le général Mac Clellan, rentré définitivement aux Etats-Unis en automne 1868, y resta dans les affaires civiles. A part quelques articles de revues, y compris celui du *Galaxy* susmentionné, la superintendance de la batterie Stephens, à New York, qui lui

¹ Voir le *Galaxy*, de New-York, de juin 1869.

incomba par testament d'un vaillant patriote, et quelques présidences de sociétés militaires, il s'occupa d'entreprises industrielles, entre autres d'une exploitation de mines de cuivre, qui furent pour lui d'un bon rapport.

Il fut aussi gouverneur de l'Etat de New-Jersey en 1877-1880, période de gouvernement qui se signala par une marche exemplaire de l'administration et par d'intéressants progrès, ainsi que par des habitudes d'affabilité et de prévoyance de la part des employés de l'Etat, dont il fut le premier à donner l'impulsion.

Ses obsèques, qui eurent lieu le 2 décembre, furent simples et sans faste, comme il l'avait désiré, bien que de toutes parts les offres d'escorte et de manifestations de sympathie s'amoncelassent, avec les télégrammes de condoléances, sur le domicile mortuaire.

La, élégant et charmant cottage au pied des collines verdoyantes d'Orange, restent en pleurs sa veuve avec un fils et une fille, entourés du respect et de l'affection de tous, décorés d'un nom impérissable.

Ce nom marquera, dans l'histoire des Etats-Unis et de l'art militaire, une ère caractéristique, celle de la création d'une grande et vraie armée, dotée de tous les engins de l'avenir, copiés ensuite par l'Europe.

En effet, à l'organisation de l'armée du Potomac en 1862 remontent entr'autres :

Les fusils à répétition ou à chargement rapide par la culasse avec cartouches métalliques, introduits depuis lors dans toutes les armées européennes à l'imitation des modèles américains Spencer, Remington, Millbank, Berdan, Peabody, Sharp, Henry, Winchester, etc.

— Les télégraphes volants installés entre tous les états-majors en campagne.

— Les corps de signaux optiques et observatoires de campagne.

— Les ballons-reconnaissance, avec appareils télégraphiques et typographiques pour transmission prompte des ordres et rapports.

— Dans la marine les *monitors* et les torpilles.

— Dans l'administration, les conserves de toute espèce, qui aujourd'hui comptent pour une si large part dans l'approvisionnement des armées et des forteresses européennes.

A lui aussi et à ses chefs de cavalerie Stoneman et Pleasanton remontent ces *raids*, dont il a été tant parlé, et dont les célèbres houlans prussiens de 1870-71 ne furent que de pâles imitateurs.

Sans doute ce n'est pas Mac Clellan qui a inventé tout cela. Mais il a fait bon accueil aux inventeurs, il les a encouragés et admis à faire l'expérience pratique de leurs inventions. C'est ainsi qu'entre autres le fusil Berdan s'est créé sous ses yeux par la nomination de cet artiste mécanicien au grade de chef d'un régiment de carabiniers (dont faisait partie une compagnie suisse), fusil qui du système primitif de revolver devint peu à peu le parfait engin d'infanterie dont la Russie est aujourd'hui armée.

D'autres généraux, ses successeurs, continuèrent, il est vrai, cette œuvre de progrès; mais c'est lui qui eut l'initiative de sa première acclimatation dans de fortes unités de troupes. Il créa en 1861-62 la première grande armée des Etats-Unis, et c'est dans cette armée que ces perfectionnements reçurent la sanction de l'autorité et de l'expérience; c'est aux batailles de la Péninsule et surtout à celles postérieures des environs du Potomac et d'Antietam, qu'ils reçurent la consécration qui permit de les développer sur une échelle plus grande encore.

Si à tous ces titres on ajoute ceux de laborieux et savant ingénieur, doué en même temps — chose rare en tous pays — d'un bon jugement stratégique, on peut comprendre aisément la grande et juste renommée qui s'est attachée au nom du général Mac Clellan.

D'autres généraux américains ont gagné plus de batailles que lui ou mené des opérations couronnées de plus de succès que les siennes; mais aucun d'eux n'eut à surmonter les mêmes difficultés qui l'entravèrent, et l'on peut dire que ce sont ses propres épreuves, partagées finalement par le gouvernement lui-même, qui assurèrent les bonnes conditions dans lesquelles Grant, Sherman, Sheridan et autres habiles et heureux vainqueurs purent conduire à souhait leurs glorieuses entreprises. Ils remportèrent de belles victoires, mais Mac Clellan contribua pour une bonne part à leur frayer la voie, surtout à Grant dans son énergique et brillante campagne de de 1864 contre Richmond.

La postérité ne les séparera pas.

F. L.

La question des fortifications en France.

Sous le titre « *La place de la Fère* » *l'Avenir militaire* du 26 novembre dernier publie les appréciations ci-après, bonnes à mé-